

CHANGEMENT DE PERSPECTIVE

De février à mai 2018, des étudiantes de l'Institut littéraire suisse ont écrit des textes littéraires sur les internements administratifs: lettres, dialogues, récits, témoignages, poèmes...

Cet atelier d'écriture a été mené par Eugène Meitz, écrivain et professeur à l'Institut littéraire suisse.



- 3 **Trois choses sur mon grand-père**
Eugène
- 5 **29 jours**
Sarah Marie
- 7 **C'est égal**
Ed Wige
- 8 **5 ou 6 points**
Sarah Marie
- 10 **Qu'est-ce que l'ordre et où commence le désordre?**
Ed Wige
- 11 **Le piano droit**
Eugène
- 13 **Offre été-hiver**
Ed Wige
- 14 **Expo 64**
Sarah Marie
- 16 **Mon père**
Sarah Marie
- 18 **Deux amis**
Lisiane Rapin
- 20 **Qui définit le seuil de pauvreté?**
Marilou Rytz
- 22 **Ma demi-page**
Eugène
- 24 **Les canapés**
Lisiane Rapin
- 26 **Ils viendront te prendre**
Camille Leyvraz
- 28 **Bien faire**
Marilou Rytz
- 30 **Quelques heures de fierté**
Sarah Marie
- 32 **Appel à la population**
Lisiane Rapin
- 34 **Réveil**
Camille Leyvraz
- 36 **Pourquoi**
Ed Wige
- 37 **À l'Expo 64, il y a**
Marilou Rytz
- 39 **Un rayon de soleil à midi**
Ed Wige
- 41 **Chez moi**
Marilou Rytz

TROIS CHOSES SUR MON GRAND-PÈRE

Eugène

Des lits métalliques alignés comme des petits soldats. Habillés de la même couverture. La couleur, je ne la connaîtrai jamais, puisqu'il s'agit d'une photographie en noir et blanc. À côté de chaque sommier, une table de nuit en bois dépourvue de serrure bien sûr.

Cette salle vaste comme une étable est chauffée par quatre radiateurs au moins; mais il y en a certainement d'autres qui n'apparaissent pas sur la photo. La lumière y est généreuse: à gauche des fenêtres grandes ouvertes et à droite des fenêtres à

carreaux munies d'un was-ist-das. Le message est clair: ici, seul l'air est libre.

Mon grand-père a dormi sur un de ces lits pendant cinq ans. J'ignore lequel bien sûr. Celui tout au bout de la première rangée? Le troisième lit de la deuxième colonne? Ou sur un lit qui n'apparaît pas dans le cadre? Ce serait le comble: le peu que je sais de mon grand-père serait hors champ!

Trois (ou quatre?) minuscules lampes défient l'obscurité. J'imagine le gardien, l'œil sur sa montre, beugler à 21 h 30 tapantes: «Extinction des feux!» Avoir le droit de vie et de mort sur la lumière devait réjouir le gardien. Puis à 5 h 45, le gardien rallume les lumières en balançant une ou deux insultes amicales: «Debout, bandes de larves! Allez, tas de baveux!» J'imagine mon grand-père s'affairer aux douches, revêtir son uniforme de crevard et se tenir droit comme une règle, en attendant l'appel. Et la journée aux champs commence. Ramassage des pommes de terre, chargement de la betterave sucrière dans les wagons, entretien des clôtures. Après la pause de midi, on retourne pour nourrir les vaches et arroser les vergers. Bellechasse, c'est 700 hectares!

J'imagine grand-père Marcel couché dans son lit. À se demander si un jour il aura le droit de quitter cette salle si bien aérée, si bien éclairée, si bien nettoyée. Parce que c'est propre! Pas un papier ne traîne sur le plancher. Pas un objet personnel ni de livre sur les tables de nuit. Le propre en ordre jusqu'à la nausée! De mon grand-père, je ne sais presque rien: il a passé six ans et demi à Bellechasse. Une fois libéré, on perd sa trace. Parti à l'étranger pour ne plus prendre le risque que des gendarmes le remettent en prison pour vagabondage et ivrognerie? Changé de canton? Ou simplement crevé dans un ravin, les veines inondées de son cher vin rouge? On ne le saura jamais.

L'autre chose que je sais de lui, c'est que la Confédération lui a demandé pardon. Ce n'est pas tous les jeudis que l'État s'excuse. C'est même rare. Ça coûte, les excuses. Envisager des compensations financières à verser aux victimes ou aux familles des victimes, mettre sur pied une commission d'historiens chargés d'investiguer, payer des locaux, des salaires, des publications. C'est très cher d'avoir tort.

Avant d'entrer en prison pour alcoolisme, mon grand-père a eu le temps de faire un gosse. Matthieu. Mon père. Qui ne m'a jamais parlé de son père. Par hasard, le jour où la Confédération a présenté des excuses, je mangeais à la maison. Comme toujours, la télévision était allumée pendant le repas.

Le présentateur du JT a lancé le sujet et là, brusquement, j'ai vu mon père en larmes. Il pleurait dans sa soupe. Mes yeux passaient de l'écran à mon père, puis de mon père à l'écran. Puis, papa est parti sur le balcon s'allumer une cigarette. Je l'ai rejoint. «Ton grand-père Marcel, il a passé par Bellechasse.» C'est tout. C'est énorme.

En fait, je sais trois choses sur mon grand-père: son évocation peut faire pleurer mon père dans sa soupe.

29 JOURS

Sarah Marie

Rentrer du travail: tâche quotidienne, passée dans les transports en commun à relire les derniers e-mails, à répondre à ceux qu'on n'a pas eu le temps de traiter, des coups de fil, une urgence, ou simplement à avoir la tête ailleurs, parfois contre une vitre, parfois sur l'écran d'un téléphone. L'activité dépend de la fréquentation du tram, de l'heure de sortie, des collègues, de la chance aussi, parce que pour lire mieux vaut être assis – surtout ce vendredi 2 mars 2018.

Laurent est parti à cinq heures dix-neuf de l'après-midi; il a promis à sa femme qu'il rentrerait pour le goûter. Au travail, il a

mis un point d'honneur à tout plier; il n'a donc pas mangé de la journée, juste le petit-déjeuner – mauvais choix. En partant si tôt, il avait trouvé une place, dans le sens de la marche, un compartiment de quatre, idéale pour étendre ses jambes.

Laurent se sent léger d'avoir, pour une fois, réussi à quitter son bureau sans rien oublier, sans devoir fixer son ordinateur ramer sur un téléchargement, sans même attendre un dernier coup de téléphone qui ne viendrait pas. Non, il a su dire stop. Laurent regarde dehors – peut-être qu'au printemps, il ira à vélo au boulot. Puis attrape son smartphone dans la poche de son manteau – l'hiver n'ayant pas encore fait ses valises. Ses doigts machinalement ouvrent le journal: l'application est sur son écran d'accueil, rouge, carrée, bien placée. Une série de titres, d'images, auxquels Laurent ne porte que peu d'attention – là encore, mauvais choix, parce qu'il peut encore en lire d'autres, il y a plein d'articles. Mais non, Laurent continue et ses doigts font défiler les titres. S'ils s'arrêtent, ce n'est que pour le chapeau en gras ou l'image. Jusqu'à ce que ses doigts lui choisissent sa lecture: «Enfants placés: <Tout formalisme serait injuste>». Et ces doigts ne reculent plus, ses yeux prennent le relais et

courent sur les mots; dédommagement, délai supplémentaire, contribution de solidarité, victimes, 20 000 francs. Une première lecture, puis une deuxième, une troisième et la voix automatique annonçant les arrêts n'existe plus. 31 mars 2018. 31 mars 2018. 29 jours. 29 jours. 29 JOURS. Et la photo l'interpelle, ses bancs pleins d'enfants, et des souvenirs lui reviennent. La nappe cirée, les tasses de thé, les tranches de pains, le chocolat. 29 jours. Laurent parcourt à nouveau l'article. 29 jours. Relève la tête. 29 jours. Attends voir. Et l'arrêt est déjà loin. 29 jours. Range son téléphone. Sa tête tourne. Prend sa mallette. Appelle l'arrêt suivant. Se lève. Perd l'équilibre. Sa tête tourne. S'appuie contre la porte. 29 jours. Et déjà le tram s'arrête, Laurent en sort. Sur le trajet, rallongé, Laurent désorienté ne sait où regarder. Il croise une grand-mère, manque de la percuter, s'en excuse. Croise un voisin, le salue d'une main, avant de remarquer sa méprise. Bifurque sur sa rue, il y est presque. 29 jours. Pousse la porte d'entrée. 29 jours. Sa femme et ses trois enfants sont déjà autour de la table, une odeur de beignet aux pommes em-

baume la pièce. Les jumeaux se jettent sur lui et sa fille bien assise lui sourit.

– Viens t'asseoir, tout est déjà prêt. On t'attendait.

C'EST ÉGAL

Ed Wige

1. *Une cascade d'enfermements:
le village, les gens, la famille, les phrases lancées ou pensées, les regards des gens et l'honneur de la famille, le décret, ce bâtiment, ces barreaux, ce lit, ce corps, cette tête, ces pensées, enfermés
Et pourtant, j'ai l'impression de flotter*
2. *Pour contempler la liberté derrière les cloisons,
il faut avoir beaucoup d'imagination*
3. *Un coupable, un innocent
un innocent coupable
les mots n'ont plus la même importance, ici*

4. *Il y a moi
Il y a ces autres
une frontière infranchissable entre les deux
Pourtant ces autres sont devenus moi*
5. *Je ne me souviens plus de tout
et pourtant ce tout je le ressens*
6. *Réfléchir nuit gravement à la santé
Rêver rend malade
Ressentir provoque des ulcères

faire et obéir est la seule issue*

7. *Il se repent, s'en prend à lui-même, se promet de pendre ses vieux démons – le passé est passé, assure-t-il.*

5 OU 6 POINTS

Sarah Marie

Une pièce froide aux murs unis, trois plafonniers éteints, sur le rebord d'un des nombreux lits parfaitement alignés, aux couvertures strictement tirées et pliées, un homme est assis. Regard vague, fatigué. Pas un instant ses yeux ne sortent de la pièce par la fenêtre ouverte. Ses mains, déposées sur ses genoux, n'ont pas la force de remonter la manche de son manteau qui lentement glisse le long de son bras. À ses pieds les ombres de cette journée d'automne s'étirent parmi les planches de bois. On passe devant lui dans des discussions animées, mais il ne

bouge pas, dans le coin de la pièce reste, imperméable à toute sollicitation.

Pourtant, un reflet quelques lits plus loin attire son attention, le sortant de son errance. Quelque chose vient tout juste de tomber et personne ne l'a remarqué, pas même celui qui l'a égaré. Il lui faut bien quelques secondes pour comprendre ce qu'il en est: un morceau de papier. Un morceau de PAPIER.

Il a atterri derrière une table de nuit, tout près du radiateur. Au loin, le son d'une cloche, l'heure du repas, l'occasion de se retirer du groupe et prendre un peu de retard. Il lui suffit d'une minute pour s'emparer du trésor convoité. Ses doigts l'empoignent d'un mouvement furtif et délicat. Sans le froisser, l'homme enfouit son morceau de papier, plié en petites fractions, dans la poche de son pantalon et au pas de course rattrape les autres.

À nouveau seul, l'homme sort l'emballage de chocolat trouvé la veille. Le déplie avec parcimonie. Le déchirer, serait un gâchis. Ce mois-ci, il a déjà écrit. Il n'y a donc plus le droit. Ce papier-là, c'est sa chance. Sa dernière lettre était adressée à sa femme et il n'avait pas eu la place de laisser quelques mots à sa fille Léonie.

Il la revoit le jour de son incarcération. Elle était sortie de sa chambre lorsque les gendarmes étaient arrivés chez eux. Des cris, la colère, son père, ces messieurs, sa mère. De ses douze ans, elle n'avait su saisir l'instant. Depuis, ils ne se sont pas revus et bien que dans la lettre qu'il avait reçue le mois dernier, sa femme se soit attardée sur Léonie, il a besoin de plus. Il veut en plus. Le papier est friable et déjà bien usé. Mais cela n'empêche pas sa plume de courir et les larmes, sur ses joues, de se presser. Juste avant de signer, il ajoute: «Léonie, je te fais ces lignes en contrebande, si tu me réponds, n'en parle surtout pas dans tes lettres, sinon c'est pour moi le cachot. Fais seulement 5 ou 6 points après la date et je comprendrai que tu l'as reçue.»

Repliée, la lettre est donnée à l'un des employés et passée de poche en poche, comme les autres lui ont expliqué.

Le mois suivant, l'homme attend. Mais aucun courrier, lui dit-on. De sa fille ne lui viennent que les mots de sa femme. Et nul point contre la date.

QU'EST-CE QUE L'ORDRE ET OÙ COMMENCE LE DÉSORDRE?

Ed Wige

Le désordre commence là où l'ordre se termine. C'est parfaitement trivial. Celui qui n'est pas ordonné, c'est-à-dire celui qui crée du désordre dans l'espace public doit être mis à l'ordre. Réciproquement, celui qui est ordonné respecte les ordres établis par la communauté socialement organisée. Évidemment, un premier rappel à l'ordre est formulé à l'encontre des personnes qui s'adonnent au désordre; l'espace public est ainsi ordonné. Quid néanmoins de la personne qui désobéit à un ordre désordonné. Est-il puni pour désordre ou salué pour avoir suivi l'ordre établi dans l'espace public? Et qu'en est-il des ordres contradictoires? Dans ce cas, doit-on suivre l'ordre chronologique ou l'ordre hiérarchique?

L'ordre des choses est dans ces cas perturbé et il s'agira de fixer un nouvel ordre, par exemple par ordonnances, afin de maintenir l'ordre juste. Exemples de dilemmes non résolus: une personne A est d'un rang social ou hiérarchique élevé. Premier cas: cette personne compromet par son inconduite ou sa fainéantise la sécurité ou la santé d'autrui. Que feriez-vous? Vous conformeriez-vous à ses ordres? Autre situation: la personne A vous demande tout et son contraire. Lequel de ses ordres observeriez-vous? Compliquons le cas – une personne B se trouve être au même niveau hiérarchique ou social que la personne A, or ces dernières vous ordonnent des choses contradictoires. Quels ordres suivriez-vous? Quel désordre...

LE PIANO DROIT

Eugène

Au début, les choses étaient simples. Il y avait la Ville Haute et la Ville Basse. Une séparation naturelle. Comme le jour et la nuit, la gauche et la droite, l'avant et l'après.

La Ville Haute abritait la cathédrale, les notaires, la municipalité et les grands magasins. Dans la Ville Basse grouillaient les ouvriers, les tanneurs, les ivrognes, les nègres, les travestis, les invertis, les désaxés, les Italiens, les métisses, les étudiants et ma sœur.

Puis Le Chat Rouge a ouvert, dans la Ville Basse, juste à côté de la chaîne de montage automobile avec son immense toit en verre. À midi, les ouvriers venaient y gloutonner leurs saucisses et leurs patates. Jusque-là, tout allait bien. Le patron du Chat Rouge a

installé un piano. Un simple piano droit posé dans un coin du bistrot. Sans estrade, sans lumière particulière. Les ouvriers venaient écouter du jazz. Les prostituées se dandinaient et gueulaient comme des hyènes en chaleur.

Un soir, un notaire est entré. Il a payé un cognac à une prostituée, puis ils sont sortis dans la ruelle sans réverbère. Le lendemain, le notaire a emmené trois amis politiques. Qui ont invité deux patrons à rire un peu.

S'encanailler chez les pauvres: les riches adorent ça.

Du coup, ma sœur qui en avait marre de touiller des sauces dans les cuisines du Chat Rouge a eu une idée abominable: elle a profité de la fermeture du Faisan d'Or, relais gastronomique de réputation mondiale, pour ouvrir Le Chien Jaune, restaurant trois étoiles à prix ultra-populaire.

Foutu monde et monde foutu!

Les ouvriers, les nègres et les Italiens se sont mis à dévorer des cuisses de poulet au safran de Goa accompagnées d'une timbale au riz sauvage. Les pauvres adorent être riches pour un soir.

En fin de journée, les prostituées venaient siroter leur Aperol Spritz

entre copines. Voir ces gourgandines dandiner leur popotin devant la mairie, ça m'a coupé le souffle.

Puis la tannerie a fermé ses portes. Comme le mètre carré ne valait rien dans la Ville Basse, le propriétaire de l'usine vivant à l'étroit dans son neuf pièces devant la cathédrale a acquis le terrain pour y bâtir sa résidence! Les riches adorent économiser de l'argent.

Ça a donné des idées aux pauvres. Ils ont commencé à économiser pour acheter aussi du terrain dans la Ville Basse. Le quartier résidentiel de la Serpette est sorti de terre en cinq ans. Un quartier résidentiel chez les pauvres: même Victor Hugo qui parlait de «soleil noir» et de «beauté abominable» n'aurait osé inventer pareil oxymore...

Puis l'usine est partie construire ses automobiles ailleurs. Du coup, la municipalité dirigée désormais par un infâme socialiste a racheté le bâtiment pour le transformer en Musée d'art classique et moderne. Les riches collections de la Ville Haute sont descendues se pendre aux murs bas! Les prostituées devant la cathédrale et les Rubens, les Dürer et les Picasso dans une ancienne usine...

Et ma sœur, qui a toujours été le mouton noir de la famille, reçoit les félicitations de papa. Et maman qui m'a toujours admirée pour

mon travail de secrétaire chez Alabert et Fils, étude de notaire depuis 1898, avoue qu'elle a acheté l'abonnement concerts au Chat Rouge.

Foutu monde et monde foutu.

OFFRE ÉTÉ-HIVER: DERNIÈRES PLACES DANS LES ALPES VAUDOISES

Ed Wige

Êtes-vous un élément dangereux pour la société? Pensez-vous souffrir de fainéantise ou d'inconduite? Votre immoralité vous pèse? Alors, l'internement administratif est fait pour vous.

Piloté par le Département de justice et police, le service est ouvert à toute personne âgée de plus de dix-huit ans qui remplirait un ou plusieurs des critères suivants:

- a) s'adonne habituellement à la prostitution ou au racolage;
- b) tire tout ou partie de ses moyens d'existence de l'inconduite d'autrui;
- c) trouve dans le jeu interdit par les lois spéciales une partie appréciable de ses moyens d'existence;
- d) compromet par son inconduite ou sa fainéantise la sécurité ou la santé d'autrui.

Ce service est ouvert à la population vaudoise, fonctionne 24 heures sur 24 et fournit des prestations de qualité d'une durée maximale de trois ans. Le service comprend notamment une enquête, une ou plusieurs auditions et l'intégration à une colonie de travail.

Sur contact préalable, le service se met à disposition des familles ou de toute personne intéressée afin de faciliter les démarches d'inscription pour soi, un membre de sa famille ou une connaissance à qui l'on veut du bien.

Notre service garantit des prestations de qualité, en adaptant les contenus pédagogiques aux besoins et souhaits des personnes internées. Des professionnels qualifiés encadrent les différentes activités mises en place et s'assurent que les participants au programme soient des acteurs actifs de leur internement.

En un peu plus de trente ans, 146 personnes nous ont fait confiance, dont 104 femmes et 42 hommes. Et vous, qu'attendez-vous pour nous rejoindre?

« Je suis très satisfaite de mon séjour. Avant, je m'adonnais à la fainéantise et à l'inconduite, mettant en péril l'ordre public. La colonie de travail m'a appris l'ordre et la discipline. »

Denise, trente-deux ans

EXPO 64

Sarah Marie

Sur la table une bonne bouteille. Bonne ou pas, une bouteille et du soleil. Tout ce dont je rêvais depuis plusieurs années, là, devant moi. Ce plaisir je me l'offrais dès que je pouvais, et j'en avais du temps. Ça m'avait manqué. Profiter. Tranquillement. Aucune pression. Fini l'expo!

Pour moi. Parce que pour les autres, elle ne faisait que commencer. 550 000 m². Tu y crois. Huit secteurs. Des prouesses techniques. Le monorail. Le sous-marin. Et tous ces pavillons.

Sur la terrasse du bistro, j'entendais les gens parler. Tous les jours, sur toutes les bouches, depuis déjà plusieurs mois. J'en étais pas peu fier. Ces heures de boulot, ces journées entières dans le béton. Mon dos s'en souvient bien. Et puis à l'arrivée du printemps, plus rien. On avait livré les constructions dans les temps. Fait ce qu'il fallait. Et rangé nos salopettes de travail. Interdiction de les sortir. On pouvait se rendre sur site, mais jamais avec elles.

Une fois, j'y suis allé. Juste une. Parce qu'il fallait voir, quand même. Voir la vallée autrement qu'en chantier. Eh bien, ce qui m'a choqué c'était sa propreté. Tout bien rangé. Rien qui traînait. Une équipe de nettoyage discrète. Oasis de rêves, d'inventions et de découvertes. Se montrer au monde comme une Suisse innovante. Alors tout était fini et lissé, mais moi, l'expo je la trouvais presque plus belle lors de sa construction. Tous les jours elle grandissait. À voir c'était impressionnant. On s'acharnait parfois tellement sur une tâche ou une partie d'un pavillon des semaines durant, des mois, que quand enfin on sortait un peu de notre routine, on prenait une claque. Un peu comme tous ces gens qui arrivaient par la gare. D'ici ou

d'ailleurs. C'est ce qu'ils disaient à la radio. Du monde entier, ils se pressaient. Mais nous, on a eu l'avantage de la voir pousser et le privilège d'y avoir participé.

J'y ai passé tellement de temps. Des années. Alors j'avais mérité une petite pause. Mais cette belle Suisse, cette Suisse qui rêvait d'avenir, de reconnaissance, cette Suisse-là, c'est la même qui nous a enfermés, ici. Toi, moi et tous les autres. Pourtant, ils sont venus nous chercher pour cette construction. Comme ils étaient heureux à chaque fois qu'un gars rejoignait l'équipe! Pour nous remercier, rien, pas même un autre job. C'est sûr que des travaux d'une telle envergure, il n'y en avait pas des masses. Alors cette pause, ma pause, elle m'a été un peu forcée. Puis, la bouteille en terrasse... c'était aussi pour passer le temps.

Alors quand ils sont venus, les gendarmes, quand ils m'ont pris par le bras et traîné devant la terrasse, ils ne se sont pas gênés. Fainéantise, ils osent le dire!

MON PÈRE

Sarah Marie

Aidez-moi, mon Père, aidez-moi!

*On vient de me donner un crayon et du papier. Là. Maintenant.
Dans le réfectoire.*

*On m'a dit pour ta bonne conduite et les autres ont eu l'air
content pour moi.*

Mais mon Père, mon Père. Qu'est que je vais en faire?

Écrire?

À ma mère? Vous ne connaissez pas ma mère.

Elle n'attend rien de moi, encore moins une lettre.

*Écrire. Écrire. Déjà lire, je sais pas. Et ça a toujours été comme ça.
Y a rien à faire. Mes professeures ont rapidement abandonné. Et
même ma mère n'a pas su. Pourtant, c'est elle qui normalement
nous apprend. Tous les gens du village ont lu et écrit dans sa
classe. Mais pas moi. Moi, je peux pas. J'y arrive pas.*

*Bien sûr qu'il y a des choses qui vont pas. On est allés voir des
médecins. Mais aucun traitement pour ça. Pas pouvoir lire, ni
écrire, c'est pas une maladie. Cancre, mais pour ma mère, il y
avait plus que ça. Elle en était convaincue. Et c'est même pas que
je veux pas, c'est que ça accroche, et sur chaque mot. Elle est allée
demander à des spécialistes, mais rien. Elle a passé de longues
années à essayer, mais rien. Le pire, c'est que les chiffres ça
marche et dans l'ensemble je comprends bien. Quand on avait
des contrôles à l'école et qu'on passait devant toute la classe,
j'avais de bonnes notes. Oui! Je vous jure. Tout ce que disait le
prof, je retenais et je pouvais l'expliquer. Mais dès qu'on devait
lire ou écrire. Fini, j'y arrivais pas.*

*Je suis même allé en pensionnat, mais rien à faire, ça ne mar-
chait pas. Ils m'ont renvoyé à la maison. Alors j'ai aidé les gens
du quartier. La voisine. C'était pas une solution, pas pour mes*

parents. Ils voulaient que je fasse des études, et ça, c'était pas possible.

C'est eux qui m'ont parlé d'ici. Ils ont dit que j'y apprendrais un tas de choses utiles, maison de redressement, colonie de travail. C'était la dernière solution d'après eux. Je leur ai fait confiance.

Mes parents, je crois qu'ils en pouvaient plus. Ça faisait trop. En tant que l'aîné, j'aurais dû montrer l'exemple, mais mes frères n'avaient aucun problème. Ils se sont mis à douter. De moi, de mes capacités, peut-être même de ma sincérité. Alors, les gendarmes sont venus me chercher. Un soir. Et il y avait personne dans la rue. Mes parents ont dû dire que j'étais parti – c'est un peu vrai. Je sentais qu'ils avaient honte. Plus les années passaient, plus ils avaient honte. Je comprends. C'est sûr que pour eux, auteure et professeur, avoir un fils comme moi, ils pouvaient pas.

Et puis, je me retrouve là, après quelques mois. Et ce bout de papier, ce crayon entre les doigts. Mais j'en fais quoi? Mon Père, aidez-moi!

DEUX AMIS

Lisiane Rapin

une mauvaise éducation
 une mauvaise quoi
éducation
 ah d'accord eh bien quoi
c'est quoi la mauvaise éducation
 je ne sais pas moi
 un enfant qui tire les jupes de ces dames
 il y a beaucoup de chenapans dans les cours de récréations
pourquoi ils font ça ces enfants
 je ne sais pas moi la mauvaise éducation

la mauvaise éducation Paul!
c'est quoi la mauvaise éducation
 un enfant bruyant ses jambes galopant dans les jupes de ces
 dames
tu es sûr Paul tu es sûr

...
 non
 non peut-être la mauvaise éducation ce sont les habits
les habits tu dis
pourquoi
 les habits qui laissent la peau nue
 pourtant moi j'aime bien apercevoir les peaux nues
 c'est beau
la mauvaise éducation c'est pas les habits Paul
on s'habille comme on veut
 tu es sûr

...
 un enfant sur le dos qui fait des caprices dans la cour de l'école
 la mauvaise éducation c'est peut-être ça
il a pas le droit de s'exprimer l'enfant

oui oui je crois non tu me rends fou
avec tes questions d'éductions
attends Paul Paul
l'enfant est vif pourquoi on veut qu'il devienne immobile
il doit
pourquoi il doit
c'est comme ça ici
...
attends je sais j'ai trouvé
la mauvaise éducation ce sont les parents
c'est leur famille
non non ne mélange pas tout
ils apprennent à l'école la maison les dévergonde
pas tout le monde Paul
non pas tout le monde
alors la mauvaise éducation
c'est quoi
tu me fatigues

QUI DÉFINIT LE SEUIL DE PAUVRETÉ?

Marilou Rytz

Le seuil de pauvreté. Le seuil, c'est ce qui se trouve à l'entrée, une dalle ou une planche pour séparer le dedans du dehors. Il y a ceux qui sont dedans, au chaud.

Il y a ceux qui sont dehors.

Je suis dedans bien sûr. C'est moi qui ai bâti la maison, dessiné le seuil, choisi où le placer et qui accueillir. Je suis architecte de société.

Je fais partie de ceux qui vivent au dernier étage, les privilégiés. J'ai même un bureau personnel. C'est un très grand bureau, décoré avec faste. Il existe quelques pièces semblables, pour d'autres

architectes. Mais nous sommes peu. Rares sont ceux qui ont travaillé assez dur, rares sont ceux qui méritent ce luxe.

Il y a de nombreux étages, de nombreuses pièces. Des salons remplis de belles dames et de messieurs distingués, des salles de séjour pour grandes familles, des familles qui parfois s'entassent sur plusieurs générations. Il y a des cuisines pour ceux qui ont trouvé leur place dans le service, des salles d'eau pour les ouvriers et de petits WC tout près de l'entrée. Plus on descend, plus les salles sont vétustes, mal entretenues. Mais nous avons fait attention, nous avons bien placé le seuil. Il ne faudrait pas laisser l'édifice s'écrouler. Même les plus bas étages restent salubres.

Il est possible de déménager, bien sûr. Monter ou descendre d'un étage, passer dans la pièce d'à côté. Il faut beaucoup travailler pour monter, un léger relâchement suffit pour descendre. Il y en a même qui, à force de laisser-aller, franchissent le seuil.

Je me soucie d'eux, de ceux qu'on dit «sous le seuil». Ils sont surtout du mauvais côté de la porte. Je ne peux les laisser entrer, de peur qu'ils ne fragilisent l'édifice. Mais je ne peux pas plus les abandonner dehors, ils risqueraient de tout défoncer pour entrer. Alors on verrait la maison s'écrouler.

J'ai donc dessiné un nouvel édifice, sur un étage. Un édifice pour tous ceux qui n'ont pas réussi à entrer. Un seul étage, une seule pièce et beaucoup de lits. Une bâtisse vite construite, bien remplie. On ne peut qu'y entrer, en sortir est moins aisé. Ainsi, ma maison est bien protégée.

MA DEMI-PAGE

Eugène

Je pose Le Temps sur la table, entre mon paquet de thé noir M Budget et mon cendrier acheté à la brocante protestante pour 1 franc, il y a treize ans. L'article me rappelle que j'y ai droit. Mes vingt tickets. Vingt beaux billets avec la gueule de Jakob Burckardt m'attendent quelque part en Suisse. Qu'est-ce que je dois faire? Prendre le train jusqu'à Berne, le tram jusqu'à je ne sais quel bâtiment administratif, pousser la porte en verre d'un grand hall qui sent le propre, grimper au troisième étage, appuyer sur une sonnette, attendre que le voyant «Entrez» devienne vert et déclarer à une jeune femme, en baissant la tête: «Bonjour,

j'ai été arraché à ma mère qui m'a eu à dix-sept ans en prison, j'ai été placé dans une ferme où on traitait avec plus d'égards les chèvres que les orphelins. Donnez-moi mon argent, s'il vous plaît.» En avril de cette année, il sera trop tard! Je ne serai plus considéré comme un homme envers qui l'État s'est comporté de manière dégueulasse. Je serai seulement le petit vieux de la rue des Oiseaux. Vous savez, celui qui achète tout en solde et qui marche jusqu'à la Boîte à livres pour choisir des romans gratuits. J'ai soixante-sept ans. Merci de ne pas m'emmerder avec vos délais. Le plus comique dans cette histoire est que le Conseil fédéral veut supprimer le délai d'échange pour les anciens billets de mille francs. Jusqu'à présent, le délai était de vingt ans après leur retrait de la circulation. Les billets de mille francs seront valables pendant un siècle, mais moi j'ai encore vingt-neuf jours pour déclarer ma souffrance. Je frappe un bon coup sur la table. Comme à seize ans quand je me suis enfui de la ferme. L'article raconte que la Confédération a réservé 300 millions de francs pour les victimes de placements forcés. Elle doit avoir super-honte, la Confédération, pour débloquer une somme pareille!

Seulement voilà, leur projet a passablement foiré. Sur les quinze à vingt mille victimes estimées, seulement un quart s'est manifesté. La Confédération va rester avec son gros paquet de fric sur les bras. Bien fait pour sa gueule.

Sérieux, 20 000 francs, c'est ridicule. Je sais calculer, figurez-vous! Pour vingt mille balles, je pionce vingt-trois nuits dans le palace du centre-ville. Avec vue sur le parc et la roseraie. Puis je retourne dans mon une pièce et demie et voilà. Vingt-trois nuits dans un cinq-étoiles en guise de compensation pour avoir été privé de maman pendant toute mon enfance, ça vous semble honnête?

À moi non plus.

Je me lève, lave ma tasse dans l'évier. Par la fenêtre du studio situé au rez-de-chaussée, j'ai la vue sur douze vélos, dont quatre ont été délestés de leur roue avant. Des gouttes de pluie terminent leur course céleste dans une flaque. Le bus 22 prend de la vitesse pour attaquer la pente du Petit Mont. Les gaz d'échappement flottent un instant dans l'air de ce mois de mars si paisible.

Et si j'achetais une page de publicité? Pour dire toute ma rage. Combien coûte une pleine page? Ça doit être au-dessus de mes moyens. Alors une demi-page? Ah oui, ça me soulagerait! Ça me

viderait «le réservoir à colère» comme disait le deuxième fermier chez qui j'ai été placé – un bon gars, en lutte permanente avec les banques qui voulaient lui reprendre la ferme, dont il n'arrivait plus à payer les hypothèques. J'achète une demi-page et je balance tout. Je m'étonne d'ailleurs qu'aucun orphelin ne l'ait encore fait! Je suis tout excité. Il me reste un petit mois pour récupérer mon argent, écrire un texte et le faire imprimer. Suivant le journal, ma colère sera imprimée à cinquante mille exemplaires. Elle n'a pas fini d'entendre parler de moi, la Confédération...

LES CANAPÉS

Lisiane Rapin

Sur un canapé rouge, *Quelques coussins orange, rouges, bruns traînent avec torpeur, dérangés comme à leur habitude. Les enfants sont encore à l'école, ils rentreront à 16 heures. Leur maman, Béatrice, ira les chercher. Un sac en papier tiendra dans sa main, avec à l'intérieur des pains au chocolat pour le goûter.*

Sur un canapé blanc, *De gigantesques coussins en peau de vache, ajustés au millimètre près, prennent toute la place. Sur la gauche, un long piano noir, lustré, brillant de noir et de blanc. La maison est vide, mais une musique chauffe l'intérieur, un concerto pour*

piano de Mozart, le numéro 23, pour éloigner les voleurs. Romuald rentrera après le soleil, la manufacture lui prend beaucoup de temps. Héloïse ne reviendra pas. Les enfants resteront chez leurs grands-parents.

Sur un canapé vert, *De petits coussins de toutes les formes et de toutes les couleurs se livrent bataille. Une personne peut-elle encore s'asseoir à travers tout ce fouillis? Janice a trouvé sa place, guitare sur les jambes, ses doigts entamant le rythme frénétique et entêté de Soul Sacrifice. Carles, assis sur le tapis, tape sur le dos d'une casserole. Le bébé est heureux, il joue Santana avec sa maman.*

Sur un canapé brun, *Un coussin avachi est mordu dans l'un des bords par une tache violette. Jean est rentré depuis quelques minutes, déjà deux verres de vin ont coulé dans son gosier. Mireille, obéissante, prépare le pot-au-feu, ignorant l'attitude de son mari, guettant d'un œil noir la bouteille – déjà presque vide. Ce soir, lorsque Mireille se couchera, à ses côtés, un ivrogne au nez rouge ronflera.*

Sur un canapé bleu, *Des coussins volants s'abattent sur deux petites têtes blondes. Lola cherche Coline, sa petite sœur. Pour l'instant, les deux sont bienheureuses, mais Martial sait que cela ne durera pas pour toujours. Derrière son journal, il s'apprête à reconforter Lola, qui soudain reçoit un grand coup sur la tête, et se met à pleurer.*

Sur un canapé noir, *Tous les coussins ont déserté et gisent au sol. Deux corps blancs, dénudés, se collent, se caressent. L'air est humide, la peau transpirante, l'odeur salée. Martin habite seul dans son appartement, Louis le rejoint les mardis soir. Plus tard, à la fenêtre, ils fumeront une cigarette.*

Sur un canapé marron, *Un coussin bleu est couché sur chaque bras. À gauche, Charlot tire sur sa moustache, à droite Christine tape sur ses genoux. Yvette, leur jeune fille de dix-sept ans a disparu. Quelques heures sont passées et la porte reste immobile. Charlot soupçonne qu'elle est partie au bras d'un homme plus âgé, Christine ne veut pas le croire.*

Sur un canapé jaune, *Une ribambelle de coussins rouges orne le dossier. Colette, confortablement installée, lit un livre. De la cuisine, sa mère l'appelle, c'est l'heure du souper. Son père pose le journal, empoigne couteau et fourchette, dit la prière. Ce soir, quand ses parents seront endormis, Colette rejoindra ses amis sur la place du village pour écouter de la musique, boire de la bière, qui sait, peut-être fumer ces longs bâtons de papier qui la titillent tant?*

ILS VIENDRONT TE PRENDRE

Camille Leyvraz

Ma mère m'avait prévenue: ils viendront te prendre, comme ils sont venus pour la voisine. Je ne l'ai pas crue. Et ils sont venus un matin.

Je l'avais senti grossir, et j'avais tenté de la dissimuler derrière un tablier plus ample, mais ça avait fini par se voir.

Alors un matin, aux aurores, ils sont venus me chercher, et je ne me suis pas débattue, je craignais qu'ils deviennent violents.

On m'a attribué un lit parmi les cent autres, une cuvette pour ma toilette et quelques vêtements réglementaires. Comme la plupart des autres, je me suis tue, je n'ai pas posé de questions.

J'ai espéré naïvement qu'ils ne me retiendraient ici seulement jusqu'à ce que l'enfant naisse, puis ils nous renverraient ensemble chez moi ou ailleurs. Je pense avoir été aveuglée par l'espoir. J'ai travaillé à blanchir le linge jusqu'à ce que ma condition ne me le permette plus. Je mangeais, travaillais et dormais en permanence avec toutes ces femmes, parmi les voleuses et les meurtrières, et les gardiens n'ont pas fait de différences; nous étions toutes de mauvaises femmes, mauvaise engeance, mauvaises mœurs.

Et puis, l'enfant a voulu naître, et il est né. Ils me l'ont pris. Ils l'ont arraché à moi, sans que je puisse même un instant le serrer dans mes bras.

Quelques mois plus tard, je sortais enfin, mais seule, sans mon fils. Et je me suis débattue – cette fois-ci –, j'ai posé des questions, j'ai crié à l'injustice, car je ne craignais plus leur violence. Et je n'obtins aucune bribe de réponse, pas une piste. Tout au plus, des menaces d'un nouvel emprisonnement. Et j'y suis retournée par deux fois, car j'ai continué à chercher, à me battre, car j'ai refusé d'abandonner. Et ce fut dur et épuisant de toujours crier contre le vent.

*Plus tard, je me mariais et avais d'autres enfants. Je ne suis plus retournée en prison, mais je n'ai pas oublié mon fils.
Me voilà aujourd'hui grand-mère, proche de la fin, et j'ignore toujours s'il a vécu.*

BIEN FAIRE

Marilou Rytz

Nous avons bien fait

Oui, nous avons bien fait

Nous n'avions pas le choix

Nous n'avions pas d'autre choix

Nous avons essayé

Nous avons tout essayé

Les interdictions

Les privations

J'ai tellement hurlé

J'ai tellement pleuré

C'était insupportable

Invivable

Elle écoute Jimi Hendrix

Elle s'habille comme une catin

Nous avons tenté de la raisonner

Nous lui avons parlé

Il fallait la protéger

Nous devons la protéger

C'est le rôle des parents

C'est notre rôle

La protéger contre elle

La protéger contre lui

Lui

Lui

Il nous aura tout pris

Tout

Nos derniers espoirs

Notre petite fille

La musique, c'est lui

C'est pour lui qu'elle dansait

Le cuir noir, c'est lui

C'est pour lui qu'elle se maquillait

Il l'a pervertie

Il l'a dévergondée

Notre fille chérie

Notre fillette adorée

Transformée

Perdue

Nous avons échoué

Oui, nous avons échoué

Son éducation

Sa protection

Nous sommes dépassés

Complètement dépassés

D'autres doivent l'éduquer

D'autres doivent la protéger

Nous avons bien fait

Oui, nous avons bien fait

Nous n'avions pas le choix

Nous n'avions pas d'autre choix

QUELQUES HEURES DE FIERTÉ

Sarah Marie

Quand je les vois à la télé dans leurs habits colorés, je les envie. Bien sûr que je n'en parle pas, mais je les envie. J'irais bien à New York, Londres, Paris, Zurich. Je monterais bien sur l'un de leurs chars, avec ces drapeaux, mais je reste là.

Je me souviens de Paris. Oh, comme je me souviens de Paris ce 4 avril. Il n'y avait peut-être pas autant de couleurs qu'aujourd'hui, mais nos vestes en cuir par-dessus nos chemises, nos écharpes nouées et nos cheveux dans le vent. Oh, comme je m'en souviens! J'avais travaillé dur pour me payer ce voyage.

On était partis entre amis, à nous la liberté. Comme ce printemps 1981 fut bon.

Mais le retour... Le retour dans notre tendre Suisse.

À la télé, ils avaient parlé d'attentat à la pudeur. Et... parmi les quelques images, il a fallu que de la foule ma tête ressorte. Alors, ils savaient. Tous... Et ça n'a pas manqué. Pour ces quelques heures de fierté, j'ai été traqué. D'abord de loin, c'était des regards, des remarques. Je m'étais toujours fait petit pour éviter cela, mais avec Paris et la télé, j'avais été repéré. Au moindre geste de travers, qu'importe sa nature, ils étaient prêts à m'attraper. Et ça n'a pas manqué. Des dénonciations probablement. Des voisins sûrement. Pour quelle raison, je n'en sais rien.

J'aurais aimé oublier, mais il y a des souvenirs qui dans le corps sont inscrits. Certains gestes. La nuit, il m'arrive encore d'en rêver. Longtemps j'ai cherché à comprendre, surtout durant mon internement. L'ordre public. Au nom de la bienséance, on m'avait enfermé. Mais eux. Eux... On leur disait rien. Leurs gestes. Non, on ne leur disait rien, pourtant qui d'eux ou de nous le dérangeait, cet ordre?

Alors, je n'irai plus à Paris, pas même pour quelques heures de fierté. J'ai donné. Peut-être qu'il me reste encore un peu de peur. Que c'est à cause d'elle que je reste ici. Sûrement. Et puis, je me fais vieux. Allez-y sans moi. Et sortez vos drapeaux colorés.

APPEL À LA POPULATION

Lisiane Rapin

«L'homme perd la raison de par lui-même, n'est-ce pas? Certains hommes, effectivement, naissent pour être dérégés naturellement, cela va de soi – on les appelle les aliénés, les fous. D'autres, cependant, savent se tenir et c'est ce que nous appellerons la civilisation. Ce sont des hommes qui ont appris à maîtriser leurs corps, leurs pulsions; et c'est cette maîtrise qui est fondamentale pour le maintien de notre société.

Au-delà de la folie naturelle de certains, l'homme du ^{xx}e siècle a su écarter l'animal dont sont faites ses origines – oui, auparavant l'homme était une bête. Aujourd'hui, un pays comme la Suisse, n'est plus un fourre-tout à animaux. Ses hommes marchent debout, civilisés et fiers. Ce sont des travailleurs, des personnes saines dans

le corps et dans l'esprit. Ils unissent leur pays, ils sont l'honneur du pays.

Cependant, parlons un brin de ceux qui trahissent cette unité, qui glissent lentement le long du piédestal mis à leur disposition, glissent jusqu'à... salir le sol. Oui, ils font des taches sur le sol, des points noirs qu'on effacerait volontiers pour retrouver la netteté d'un carrelage blanc, sans bavure, ce que revendique notre pays! Ce ne sont plus des hommes, ce sont des individus...

Entendez-moi bien, les... les ivrognes, les buveurs quotidiens, ceux-là, non! Ils n'attendent pas la folie mère, celle qui couve chez les hommes malades, ils la cherchent, ils la titillent, et c'est à l'animal du fond des âges qu'ils font appel pour la réveiller. Comment, me direz-vous? Oui, comment réaniment-ils leurs animaux? L'alcool. Ce liquide chaud qui traverse les rues de notre Suisse, il fait perdre la tête à nos hommes! Les bêtes enfouies envahissent leur tête, leur raison. Elles leur font perdre leur civilité. Les bêtes de certains hommes nous ridiculisent nous, et notre pays. Pire que cela, même! Avec leurs trop grandes pattes et leurs trop grands élans de violence, ils salissent le pays! Le pays devient sale sous ce fléau!

Une nouvelle figure apparaît pour ces hommes qui ne savent pas se

tenir, et ignorent l'honneur de leur pays. Nous les appellerons «les alcooliques». La tare – l'animal assoupi – doit être prise en charge, si nous ne voulons pas risquer d'aggraver la situation. Encore une fois, ce ne sont plus des hommes mais des individus, qui créent une couche gluante, une véritable plaie sociale.

*Regardez-les, ces personnes ivres, dans les rues et sans contrôle!
Regardez-les, ces pères de famille, vidant des bouteilles et des
bouteilles devant leurs propres enfants, chaque soir, et par habitude!
Regardez-les, ces autres, dans les auberges, buvant je ne sais quel
alcool chaud, tous les jours, à toutes les heures!*

*Faisons le nécessaire pour les écarter de notre société, laquelle ils
mettent en danger avec leurs brusqueries, leurs violences, leurs têtes
qui s'en vont. Ne laissons pas nos enfants se faire dévorer par cette
plaie, par ces animaux. Nous devons conserver l'hygiène de notre
société. Ne laissons pas ces individus engendrer de la mauvaise
chair, gardant en ses tripes la tare qui est la leur.*

*Écoutez-moi, entendez ma requête: ces individus, nous devons les
guérir de gré ou de force, car si nous ignorons cette plaie gluante qui
émerge à l'intérieur de notre pays, nous courrons à sa perte.»*

RÉVEIL

Camille Leyvraz

Dans la chambre où je dors, il y a un réveil qui fait trop de bruit. Tic-tac. Tic-tac. J'ai demandé qu'on l'enlève, mais on ne veut pas, parce que c'est un caprice. Alors quand je lis, je secoue ma jambe droite, continuellement. De petits mouvements saccadés, en rythme avec les tics et les tacs. Et quand je lis, c'est toujours la bouche ouverte, parce que les mots résonnent entre eux et forment un circuit d'écho. Mais j'écris toujours la bouche fermée, sinon, ils risqueraient de s'échapper.

Ici, on se fâche contre moi, parce que je ne me lave plus. L'araignée dans la baignoire ne veut pas me voir nu, et si j'essaye

quand même, je me sens sale, et ça me fait mal dans les yeux. Elle y met des étincelles qui me brûlent. On voudrait bien que je fasse des efforts, parce que c'est vraiment agaçant de voir qu'à mon âge, je me comporte encore comme un enfant. On aimerait que je réalise à quel point c'est pesant pour ma famille de devoir s'occuper de moi, et que c'est pas parce qu'on m'a mis avec les fous que ça veut dire qu'on m'aime plus. On voudrait bien que je sois utile dans notre société. Alors, on me donne des choses à faire, des choses simples, à peindre, à assembler, mais même ça, je n'en suis pas capable. Je suis vraiment inemployable. On me force à me laver, parce que je sens mauvais, et après, ça me gratte sur le dessus des mollets. Alors je gratte, et on dit que si je continue, on devra attacher mes mains.

On vient me voir parfois. Ma famille vient parfois, mais repart toujours déçue parce que je ne fais pas d'efforts. On vient me voir de moins en moins souvent, mais ça ne tient qu'à moi de faire changer les choses.

Dans la chambre où je dors, j'ai cassé le réveil, parce que je ne pouvais plus respirer à mon rythme, à cause des tics et des tacs qui étaient trop rapides. On dit que tout ce que je veux, c'est être

au centre de l'attention, et que c'est pas de cette manière que je sortirai d'ici. Ce mois-ci, je n'aurai pas droit aux visites, et je dois bien réfléchir au fait que je punis aussi ma famille à cause de mes bêtises.

Il y a un nouveau réveil dans la chambre, une horloge, au-dessus de la porte, et je ne peux plus respirer.

POURQUOI

Ed Wige

*pas sage, va dans la cage! la cage car j'ai pas été sage. quel sage a décrété la cage? couché dans la cage, oui, oui – je serai sage. sache que ce qui t'attend, c'est la cage! le sauvetage par la cage. un sauvage dans une cage. une nouvelle page dans la cage? un passage pour le sauvage. la cage sans partage. celui qui partage est sage. pas de cage. le sauvage ne partage pas. toute la cage est pour le sauvage. il se mettra à la page.
la cage le rendra-t-elle sage*

?

À L'EXPO 64, IL Y A

Marilou Rytz

*Il y a l'armée.
Il y a l'art de vivre à la Suisse.
Il y a la fierté, beaucoup de fierté.
Il y a les drapeaux de toutes les communes du pays.
Il y a des restaurants, des bars, des cafés, des boutiques.
Il y a des discothèques.
Il y a de l'orgueil.
Il y a une tour très haute, certains disent comme la tour Eiffel.
Il y a un petit train, un train sur un seul rail, un train suspendu.
Il ne va pas loin.*

*Il y a Gulliver en géant. Et nous, les Lilliputiens.
Il y a du mépris pour les petits.
Il y a une machine qui ne sert à rien, juste à faire joli.
Il y a un sous-marin. Un vrai sous-marin comme dans Tintin, mais
il n'a pas la forme du requin. Il finira par couler. Et je m'en réjouis.
Je m'en réjouis parce qu'à l'Expo 64, je n'irai pas. Je n'y suis pas
représenté, je n'appartiens pas à cette Suisse-là. Une Suisse de carte
postale, de lac et de montagne, moderne et séculaire.
Une Suisse sans prostituée, sans alcoolique, sans pauvre. Une Suisse
sans moi.
On a préféré m'écarter, on a préféré m'enfermer. Peur que je ne salisse
la vitrine.
Mais j'en rêve de cette expo. Je rêve d'y aller.
Pour cracher à la gueule de l'armée.
Pour vomir sur l'art de vivre «à la suisse».
Pour hurler du haut de la tour.
Pour me saouler dans leur bar, souiller leur image.
Pour abattre Gulliver et permettre aux Lilliputiens de gagner.
Pour trouver le drapeau de ma commune. Celle où je suis né, celle
qui m'a rejeté.*

*Pour y mettre le feu. Oui, je mettrai le feu à ma commune.
Je mettrai le feu à ma commune et je la regarderai brûler, et celle
d'à côté, et celle d'à côté et je regarderai toute la Suisse s'embraser.*

Je suis partie d'un documentaire sur l'Expo 64 pour énumérer ce qu'il y avait à l'Expo. Et pour réfléchir à ce qu'il n'y avait pas. La Suisse qu'on expose et la Suisse qu'on cache. Le regard de ceux qu'on cache sur ce qu'on expose.

UN RAYON DE SOLEIL À MIDI

Ed Wige

Elle était scintillante dans son tablier orange de caoutchouc toilé, à distribuer à chacun d'entre nous notre ration de midi. Comment elle s'appelait, je ne l'ai pas su tout de suite. Au jour le jour, elle ne parlait pas et on ne s'adressait pas la parole. Les religieuses guettaient. Chaque jour, à part le dimanche, moi, je m'approchais d'elle avec ma gamelle, baissant la tête quand c'était à mon tour, pour éviter de me brûler les yeux. C'est qu'une fois servi, et quelques mètres plus loin, que je me permettais de la regarder à nouveau.

La savoir là m'aidait à me lever chaque matin. On ne savait d'ailleurs jamais quand est-ce que la journée de travail se terminerait. Il n'y avait pas d'horaire délimité. On se levait aux aurores – vers quatre, cinq heures – pour rejoindre les champs, qu'on continuait à labourer jusqu'au coucher du soleil. Il y avait bien quelque cours d'éducation de base les mercredis, en plus de l'instruction religieuse donnée par l'aumônier, mais c'est par la terre que nous devons devenir des hommes. On labourait pour expier. Quoi au juste, certains le savaient, d'autres pas. Ce qui était certain en revanche, c'était que je la revoyais, tous les jours, à midi.

Au bout d'un an, je laissai dans ma gamelle toute nettoyée une fleur en papier rien que pour elle. Et puis, quelques jours après, dans une autre fleur je notai: comment tu t'appelles? Le lendemain, elle me glissa dans l'oreille, alors que je passais à côté d'elle, avec ma gamelle: «Éloïse, moi c'est Éloïse». Alors mes fleurs s'étaient faites plus nombreuses. Des bouquets entiers de roses, que je déversais une à une dans chacune de mes gamelles. Des fleurs où je lui disais comme elle était belle. Que non, sa vertu, elle ne l'avait pas perdue. Que non, elle n'irait pas en enfer. Que si elle

voulait bien, quand on sortirait, je lui demanderais sa main. Et chaque jour, elle me répondait avec quelques phrases discrètement glissées, entre deux tintements de gamelles.

Et puis, un jour elle n'était plus là. Éloïse n'était plus là. Où elle était, je ne le savais pas. Elle avait été remplacée par une autre détenue, qui avait le regard fixé sur ses chaussures en tout temps. Si elle en déviait ne serait-ce qu'un tout petit peu, la religieuse lui disait de se concentrer. Plus de soleil, plus de sourires, plus de plan d'avenir. Et moi, je n'avais rien pu faire. Il ne me restait plus que la terre. Une terre avec laquelle je n'ai rien pu faire quand je suis sorti. Éloïse, par contre, je l'ai retrouvée et épousée.

CHEZ MOI

Marilou Rytz

«Vous pouvez sortir.»

«Vous êtes libre.»

Libre de quoi? Libre pourquoi? Pourquoi maintenant?

J'ai cru tout perdre quand vous êtes venus me chercher. Quand mes parents m'ont reniée. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir sortir. Pour être libre comme vous dites. J'ai détesté les premiers mois. L'absence de but. L'ignorance. Combien de temps à pourrir. Combien de temps à moisir. J'ai dépéri. J'ai cessé de m'alimenter. J'ai tout tenté.

Et j'ai abandonné.

Je me suis abandonnée.

Abandonnée au travail. Au rythme infernal. À la promiscuité.

J'ai appris à aimer ce travail. Même répétitif. Même épuisant.

J'ai appris à aimer ce rythme. Je l'ai intégré. Je l'ai accepté.

J'ai appris à aimer la promiscuité. Parce que c'est dans la promiscuité qu'on apprend à vivre ensemble. Parce que nous sommes une famille. De parasites, de rebuts. Une famille.

J'ai choisi d'avancer. J'ai choisi d'accepter. Accepter de vivre ainsi.

Je me suis construite derrière les barreaux. Dans la colère, j'ai trouvé l'énergie. Dans la misère, j'ai trouvé des sœurs. Dans la souffrance, j'ai trouvé l'espoir.

J'ai rebâti ma vie avec ce que j'ai trouvé.

Même ça, vous me le prenez.

«Vous pouvez sortir.» «Vous êtes libre.»

Je n'ai plus rien. Je suis rejetée. Arrachée aux miens. Aux miennes.

Je n'ai plus personne.

Je n'ai plus rien.

Rien.

Le ciel.

La route.

*Un monde trop vaste.
Qu'on me rende mon lit. Qu'on me rende mon travail. Qu'on me
rende ma famille.
Laissez-moi rester. Laissez-moi rentrer.
Nous savons tous que je reviendrai.
Je n'ai pas de place.
On me ramènera.
Chez moi.*

Certains prisonniers disent ne plus pouvoir sortir.
Ils n'ont rien à retrouver dehors, personne pour les
attendre. La prison est devenue leur univers. J'ai
imaginé qu'il a pu en être de même pour les personnes
concernées par l'internement administratif.